

'82

ETUDES PHILOLOGIQUES

426

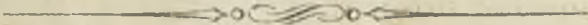
SUR LA

# LANGUE TURQUE

PAR

LOUIS CHARREL

Professeur de sciences mathématiques et physiques au  
Lycee Impérial Ottoman et Professeur de sciences  
physiques et naturelles au Collège Nubarian-  
Chahnazarian.



CONSTANTINOPLE,  
IMPRIMERIE DE L'ORIENT ILLUSTRE.  
(Passage Hazzopoulo N° 13).

1873.

En vertu d'une décision du conseil supérieur de l'Instruction publique en date du 1 Zi'lhidjè 1289 (18 Kianoun-i-sani 1873) la propriété de cet ouvrage a été garantie à son auteur dans l'Empire Ottoman. En conséquence toute reproduction ou traduction est interdite.



Trois exemplaires de cet ouvrage ayant été déposés à l'Ambassade française, tous droits sont réservés conformément à la législation française et aux traités internationaux de propriété littéraire.

*Souvenir de mon professeur  
M. L. Charret pour être D. en  
Calcul.*

*Perros*

82

A Son Excellence

KÉMAL PACHA

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

EXCELLENCE,

*Un travail destiné à établir les analogies de la langue turque avec les autres langues ariennes devait nécessairement paraître digne de quelque intérêt à un savant dont la vie a été consacrée toute entière à l'étude.*

*C'est dans cette conviction que j'osai me présenter devant Votre Excellence et la supplier de me permettre d'inscrire Son nom en tête de ces pages.*

*Cette faveur me fut accordée avec cette*

*courtoisie qui caractérise les hommes  
d'un esprit et d'un cœur vraiment élevés.*

*De là pour l'auteur de cet écrit un  
double devoir : exprimer publiquement  
sa vive gratitude d'une si précieuse bien-  
veillance, puis s'efforcer de la justifier.*

*Je présente donc à Votre Excellence  
cet Essai qui tout imparfait qu'il puisse  
Lui paraître n'est pas indigne de ce  
haut patronage en raison des recherches  
consciencieuses qu'il a coûtées à celui  
qui a l'honneur d'être*

*De Votre Excellence*

*le très-humble et très-dévoué  
serviteur,*

CHARREL.



## Avant propos.

J'avais eu dans le principe l'idée de publier seulement quelques articles dans les journaux. En conséquence trois variétés philologiques parurent dans le journal *La Turquie* sous le titre « *Le turc et le sanscrit, étude sur la langue turque.* »

Mais, à mesure que j'approfondissais la matière, l'horizon s'élargissait devant moi. J'ai donc été conduit peu-à-peu à adopter un cadre plus large.

Voici le plan qui m'a paru le plus naturel.

- 1° Noms de nombre et leurs dérivés.
- 2° Déclinaison en général.
- 3° Pronoms et conjugaison.
- et 4° Racines.

Tout en reconnaissant que la vieille langue a fait de nombreux emprunts au Mandchou et au Chinois à l'époque où les tribus turques habitaient encore les pays situés entre l'Amour et l'Obi, je crois reconnaître dans la plupart de ses formes primitives des phénomènes grammaticaux de même ordre que ceux des langues ariennes.

f.

J'éviterai de la manière la plus stricte de mentionner ou d'analyser des formes telles que *validè* et *sagath* d'une part et *kieur* ou *atech* de l'autre dont l'origine est connue de la manière la plus certaine. Les deux premiers exemples sont arabes et les deux autres persans. Ces mots sont tombés dans l'usage le plus commun, mais ils sont étrangers à la langue turque.

La difficulté de me procurer les caractères de différents alphabets m'a déterminé à employer le caractère latin, en adoptant le principe de la prononciation française, sauf pour les consonnes finales qui ne sont jamais muettes. Je dois faire remarquer également que les voyelles dites nasales le sont dans celui-ci à un moindre degré. On peut du reste observer que la langue turque n'ayant adopté l'alphabet arabe qu'après coup pour ainsi dire, l'usage de cet alphabet n'est pas indispensable pour l'étude de ses origines.

J'offre donc aujourd'hui au public les deux premières parties de mon travail, la troisième et la quatrième surtout ayant encore besoin de sérieuses recherches.

---

# CHAPITRE I

DES NOMS DE NOMBRE ET DE  
LEURS DÉRIVÉS.





Un des problèmes les plus intéressants que l'homme se soit posés est sans contredit, l'étude du développement progressif des langues. S'il est vrai de dire que dans l'origine le discours a été le serviteur de la pensée dont il avait à reproduire l'étendue et la subtilité, nous sommes forcés d'admettre que la philologie nous indique à un certain degré les différentes phases par lesquelles l'intelligence humaine a passé. A notre époque cependant il faut reconnaître qu'il n'en est plus ainsi.

L'écrivain doit suivre les règles d'une langue que lui ont léguée les savants qui l'ont précédé.

Il est impuissant à modifier cet héritage et se voit à chaque instant enfermé dans un cercle de fer où la logique d'une part et la grammaire de l'autre ne lui laissent un peu de liberté que s'il est

rompu de longue main au difficile exercice du style.

Les langues peuvent être étudiées au double point de vue des racines et de la syntaxe.

Le premier est le plus important.

On comprend en effet que le cours du temps ou l'autorité d'hommes de génie peuvent imposer des transformations aux lois syntaxiques primitives, tandis que les racines sont immuables et marquent à jamais la filiation des peuples.

Parmi toutes les observations que l'on peut faire, celles que fournissent les noms de nombre sont particulièrement curieuses et instructives. Elles offrent un attrait d'autant plus grand que ces mots ne subissent en général aucune transformation scientifique. Ils appartiennent au peuple.

*Je voyois* a pu devenir *je voyais* ; *françois* a pu devenir *français* ; mais le mot *trois* est resté ce qu'il était. Cela devait être.

Le vocabulaire anglais se compose aux trois quarts de mots normands, c'est à-dire français, mais les noms de nom-

bre sont restés saxons. Pourquoi ? Pour la même raison.

Je rechercherai l'origine des noms de nombre turcs jusqu'à mille ; je les comparerai aux autres noms de langues dont l'origine arienne est un fait scientifique incontestable et incontesté et j'espère convaincre le lecteur qui aura la patience de me suivre pas à pas que les différences que présente la langue turque avec le sanscrit, ne sont pas plus grandes que celles qui séparent par exemple l'arménien du grec et latin, les langues ariennes les plus répandues dans nos écoles d'Europe.

### 1. Le nombre Un.

Le premier de ces nombres est un, *bir*. Comme dans la plupart des langues indo-européennes, ce mot ne vient pas du thème cardinal sanscrit *éka*, mais du thème ordinal. A part le persan *yek*, le zend *aiva*, l'arménien *mi*, le grec *eno*, le latin *unu* viennent d'un pronom personnel sanscrit *ena*. Quant à *primus*, *protos*, etc., il est clair qu'ils tirent leur origine de *pratamas*.

Le mot *bir* présente avec le persan *bari*, une fois, une analogie apparente qui pourrait tromper, mais en recherchant la signification du mot *bari*, nous trouvons qu'il entre dans sa composition, le mot *bar*, fois (primitivement temps) suivi du suffixe *i* qui a entr'autres acceptions, celle d'unité, exemple: *chah*, le roi, *chahi*, un roi. *Bari* signifie donc simplement une fois. *Bar* est le même radical que nous trouvons dans *november*, *december*, etc.

L'oreille serait assez satisfaite de cette étymologie, mais la raison ne l'est pas, car *bar* renferme l'idée du temps et non du nombre. L'origine de *bir* est la préposition arienne, qui a donné les sanscrit *pra*, latin *præ*, français *pré* cepteur, *pré* position. Cette préposition inconnue a formé *pratamas*, *primus*, *protos*, *premier*. Tous ces mots signifient en principe celui qui est en avant, c'est-à-dire le premier. Nous voyons un fait pareil dans la langue ottomane à propos du mot arabe *evvel*, qui a reçu l'hospitalité sous deux significations: celle d'adjectif signifiant *premier*, (*evvel bab*, premier chapitre) et celle de préposition gouvernant



l'ablatif (*bir sénéden ewel*, un an auparavant, un an plus tôt). *Pra* a formé *par*, par métathèse et puis *bar*. L'adoucissement de la première consonne n'a rien qui doive nous surprendre. *B* et *p* dans les langues orientales se confondent ou se suppléent. Le *b* est inconnu aux Grecs qui le remplacent par le curieux assemblage de *m* avec *p*. Exemple : *fabrique*, *famprika*. Châteaubriant dit quelque part dans ses mémoires que les Grecs des îles écrivaient son nom *Satomprian*. La tendance était contraire dans les temps anciens où le verbe sanscrit *mr*, mourir, latin *mor* (ire) persan *mur* (den) fournissait aux Grecs le mot *brôtos*, mortel (*abrotanum*, *ambroisie*). Le *p* en revanche est inconnu aux Arabes, dont la langue n'est pas arienne, mais qui ont tant prêté aux Turcs et aux Persans. Les Turcs eux-mêmes confondent fréquemment ces deux lettres. Ne sait-on pas que le mot *pazar* est prononcé communément *bazar*, tandis que le mot *oloub* est toujours énoncé *oloup*? N'entend-on pas les Allemands auxquels la langue française est peu familière dire : Bonjour monsieur, comment vous bortez-vous? et autres

phrases qui témoignent d'une confusion entre le *b* et le *p* ?

On pourrait multiplier à l'infini les citations de ce genre. L'*i* de *bir* a son origine dans le génie phonétique même de la langue. Le vieux langage des Ighours et des Djaghatays est essentiellement symphonique et harmonieux ; le monosyllabe *bir* ne pouvait guère se prononcer autrement, dès qu'on eut adopté la notation arabe (*b r*) qui laissait aux lecteurs le soin de choisir une voyelle.

Il est bon de remarquer du reste que le turc est de toutes les langues celle où l'on doit le moins se préoccuper des voyelles puisque l'on a souvent l'étrange spectacle d'Ottomans instruits, amis d'enfance, prononçant chacun le même mot avec des inflexions vocales différentes. On peut même dire que c'est là la première remarque que font les étrangers qui entreprennent d'étudier la langue ottomane.

## 2. Le nombre Deux.

Le mot *iki*, deux, échappe à première vue à toute dérivation. Sans la connaissance de l'arménien l'analyse de ce

mot est impossible et l'on ne saurait comment le rattacher au sanscrit *deva*, gothique *teu*, grec et latin *duo*. Le nombre deux se dit en arménien populaire *yergough* (*erkuk*) qui est un pluriel, mais il y a une seconde forme *yergou* (*erku*) plus ancienne, plus régulière, qui représente un duel ancien. N'est-il pas en effet naturel que le mot qui exprime l'idée de dualité ait la forme syntaxique du duel? De *erku* à *iki* la différence n'est pas grande. Les personnes qui ont étudié le mécanisme de la dérivation arménienne, ont constamment remarqué l'adoucissement de l'*a* sanscrit, en *u* arménien (prononcez *ou*). Or dans *erku*, dit Bopp, on reconnaît immédiatement *edvu*. Cette opinion émise, il y a cinquante ans, a été universellement reconnue comme vraie et se trouve enseignée à Londres par M. Muller, à Paris par M. Bréal; elle est admise par les savants de Berlin et de Vienne. Tant d'autorités différentes ne sauraient manquer d'exercer sur notre jugement la plus grande influence.

La transformation admise en elle-même, reste à savoir comment elle a pu s'opérer. Sans prétendre éclaircir com-



plètement la question, nous faisons remarquer qu'ils s'est passé deux faits : 1° changement de *v* en gutturale et 2° adoucissement du *d*.

Le premier fait ne peut nous étonner. Il est commun dans les langues ariennes. Prenons quelques exemples au hasard.

Le latin *vagina* et *vadium* n'a-t-il pas donné *gaine* et *gué*? *William* et *Wilhelm* n'ont-ils pas pour correspondant *Guillaume*? Le mot italien *guarda* n'a-t-il pas donné le ture vulgaire *varda*? *Edvu* a donc pu devenir *edgu* ou *edku*; mais il restait encore un autre pas à faire. Comment les deux langues arménienne et turque l'ont-elles franchi? L'euphonie qui exigeait la disparition du *d* devant le *k*, pouvait être satisfaite de deux façons : par le changement de la lettre surchargeante ou son ablation. La langue arménienne l'a adoucie (imitant en cela le Bengali qui change en *r* le *d* du mot dix et remplace *da* par *ro*). La langue turque l'a supprimée. *Edku* est donc devenu *erku* en arménien, *iki* en ture. Le latin en sa qualité d'arien de naissance, a subi souvent cette transformation : *meridies*, n'est-il pas pour *medius dies*?



*Iki* a la même origine que le sanscrit *dou*, qui présente souvent la forme *dvi*. Cette dernière même, selon les grammairiens, est la plus régulière des deux. Reste à comprendre la cause pour laquelle la voyelle prosthétique a été placée, mais cette adjonction est une des lois fondamentales de la dérivation turque, toutes les fois qu'il y a surcharge de consonnes. L'étude la plus superficielle de la langue nous en présente l'exemple à chaque pas (*utch*, *deurt*, *otouz*).

Il reste donc établi que l'*i* initial est ture. Le *k* est le durcissement du *v* et l'*i* final appartient au thème sanscrit.

Le latin et le grec peuvent encore sur ce point nous fournir quelques arguments de plus.

L'ablation du *d* est évidente dans *viginti* venant de *dvi* et le durcissement du *v* en gutturale n'est-il pas sensible dans le mot *iko* çî dont la partie *iko* représente le mot ture lui-même.

### 3 Le nombre Trois

UTCH, signifie le nombre trois. Il est mis pour *uts*. Cette confusion entre le

*ch* et l' *s* est très-commune dans les langues orientales. Tous les Grecs prononcent le *ch* comme *s*. Le mot turc *tcharche* a pour équivalent persan *tcharsou*. A Constantinople, on dit communément la rue Yéni-tcharsi, le village de Qouroutchesmé. Cependant il faudrait dire *yéni-tcharche*, *Qouroutchechmé*. Or, parler ainsi, ce serait tomber dans la pédanterie, tant est grande l'habitude prise d'entendre prononcer autrement.

Le lithuanien *dachu* correspond au grec *doso* et les formes locatives en *chu* telles que *vidachu* se rapportent très-bien au locatif sanscrit en *sa*.

Nous voyons le zend *astan* en regard du sanscrit *ashtan*. Le *ch* est employé à la place de l' *s* sanscrit et peut être arien, comme j'espère le prouver par l'étude de *altmech* et de *yétmich*, ainsi que du verbe réciproque turc. On objectera que *tch* est une consonne unique dont la prononciation est plus monophonique que *sch*, car *tch* n'est qu'une écriture approchée. Le *tchin* turc ressemble un peu au *ci* italien. Si le *tchin* paraît-être une lettre simple, c'est uniquement à cause de l'écriture arabe qui représente cette réu-

nion de consonnes par le *djim* pourvu de trois points. La langue turque longtemps privée d'alphabet a adopté celui des Arabes au temps seulement où les tribus asiatiques ont embrassé l'islamisme et bien postérieurement à l'époque où les autres peuples ariens ont fixé leur littérature. De là est résulté une très-grande altération des racines primitives. Nous savons cependant que les Ighours avaient fixé leur dialecte au moyen d'un alphabet spécial. *Tch* n'est pas plus simple que notre *z* et notre *x*, dont le dernier représente une gutturale (c, q, g, k), et le premier une dentale (d, t), suivies d'une sifflante. *Tch* représente donc pour moi une dentale et une sifflante.

Dans *uts* je reconnais le thème sanscrit féminin *tisr* où le thème zend *tisar*. Ici se placent naturellement deux observations : la première est que les Osmanlis et particulièrement ceux qui sont de véritable race turque, prononcent très-peu l'*r*.

Les Orientaux prononçant l'*r* mollement, celui qui est renfermé dans *tisr* devait donc les gêner, car il est vraiment en surcharge. Les Turcs l'ont supprimé,



comme le *d* de *dvi*; les Persans l'ont adouci en *hé* final (*seh*).

La seconde observation est que la langue turque admet rarement deux consonnes de suite.

Elle ne peut le faire qu'à une condition: c'est qu'une voyelle soit préposée et que l'une des consonnes soit *l*, *m*, *n* ou *r*. L'arménien, le grec, l'ossète nous montrent exactement le même phénomène: en arménien *egbair* pour *brair*, frère, nous montre la prosthèse d'une voyelle euphonique; l'ossète *arvade*, frère, est évidemment pour *brade*; le grec *astér*, vient de la racine sanscrite *str*. En ture Platon est devenu *Eflatoun*; Smyrne, *Ismir*; Scutari, *Uskudar* ou *Isgodra*. Toutes les langues ariennes en font autant. Les Français ont fait *étude* de *studium*, *école* de *scholeion*, *étique* de *phthisicos* (français scientifique, phthisique). Le ture arien a donc du procéder comme ses sœurs. Par suite de cette loi *dvi* est donc devenu *evi* (puis *iki*), *tsr* a fait *ets* (d'où *uts* et *utch*). Les Persans comme les Arméniens, ont laissé tomber le *t*; *tsr* est devenu en persan, *seh* et en arménien *ere* (*yerek*, *yeresun*).



#### 4 Le nombre Quatre.

DEURT, quatre, est des plus faciles, car avec *iki* et *utch*, nous avons franchi les passages délicats. Le thème sanscrit fort est *catvar* ; le thème faible est *catur*, d'où *quatuor* en latin, quatre en français. Ici nous voyons en défaut la prononciation italienne du latin. Observons les noms ordinaux : le thème fort *catrar* a donné en grec *ketsartos* et enfin *tétartos*. Il est à croire que la forme sanscrite correspondante à *tétartos*, qui est *caturta*, peut avoir donné le turc *turta*, qui d'après les tendances monosyllabiques de la langue, sera devenu *cturt* et plus tard *éturt*, comme *iki* et *utch* nous en ont déjà fourni l'exemple.

Ici se place une observation importante. La transformation du *t* en *d* est récente, car tous les anciens auteurs écrivent non pas *deurt*, mais *teurt*. J'admets cependant l'existence de *éturt*, parce qu'elle est dans le génie même de la langue.

De même que *dané* et *durlu* se prononcent constamment *tané* et *turlu*, de même que le *the* se prononce *d* dans *dhonmaq*, *dhagh*, tandis qu'il se pronon-

ce *t* dans *thanemaq*, *thop*, *turt* a pu donner *deurt*. *Deurt* vient donc de *ca-var*. La première syllabe arienne a disparu en ture comme en arménien. *Qar* ne présente dans *q*, que le durcissement du *v* sanscrit, phénomène déjà observé dans *iki* et dans *yergou* (*erku*).

La prononciation véritable est *dort*. C'est celle qui figure sur tous les anciens dictionnaires, et enfin celle de bien des vieillards.

### 5 Le nombre Cinq.

BECH est pour *pes*, cinq, et cela est la conséquence de tout ce que nous avons déjà dit ; le *p* arien s'est adouci comme dans *bir* et le *c* ou l' *s* sont devenus chuintants. Or *pes* vient du thème *pancan* (*pente*, *quinque*, *hinq*, *funf*, etc.).

*Pancan* a donné le persan actuel *pendj* dénaturé en *pench* et en *perch* dans *penchembé* et *perchembé*. Quant aux changements réciproques de *s* en *c*, outre une certaine ressemblance de prononciation, je ferai remarquer que d'après la grammaire sanscrite la règle est de changer le *c* en *s* dans certains cas. *Dasan* et *dacan* existent tous les deux.

## 6 Le nombre Six.

ALTE, six, est un peu plus difficile à expliquer que les noms précédents. Pour remonter à son origine, il faut comme pour *bir* et *deurt* consulter les racines ordinales. Sixième se dit *sasta* en sanscrit (latin *sexta*, grec *ekti*, au féminin). Sans prétendre expliquer complètement le mot *alte*, j'admets la chute de l's en ture comme en grec par certaine raison d'euphonie particulière à ces langues. Or, comme nous l'avons dit plus haut, *asta* ne pouvait exister en ture ; deux consonnes de suite ne peuvent se succéder si l'une n'est pas une liquide. C'est à cette cause, je crois, qu'il faut attribuer le passage de *asta* à *alta*. Je comparerai le grec *aspros* et le latin *albus*. Du changement de voyelle, je n'en fais pas mention. Un mot ture dont la pénultième est *a* a nécessairement pour voyelle finale l'*e* sourd, comme la grammaire de la langue le pose en première règle.

## 7 Le nombre Sept.

YÉDI, sept, porte le cachet arien le plus incontestable. La seule vue du mot nous le fait reconnaître. Il a été peu défiguré,



et si on le compare au grec *epta*, au persan *heft* et à l'arménien *yotn*, qui a conservé l'*n* final arien (comparez avec le sanerit *saptan*), l'analogie sera indiscutable.

Dans la vieille langue on disait *yéti* aussi bien que *yédi*.

*Yédi* en turc est donc un mot adouci, *yéti* est la véritable forme bien apparente dans *yetmich*; c'est l'adoucissement de *deurt* venant de *teurt*. *Yédi* et *saptan* sont donc frères. Deux choses sont à expliquer. Pourquoi le *p* primitif est-il tombé? Pourquoi le *yé* se trouve-t-il en tête du mot? Le *p* est tombé par euphonie comme en arménien; il a été amoindri en *f* par le persan. Quant au *yé*, on pourrait répondre que l'*s* arien initial a souvent été transcrit par un *s* en latin, par un *h* en zend, par un esprit rude en grec, et par un *yé* en arménien, mais je crois être plus dans le vrai en faisant remarquer que c'est une tendance naturelle aux langues arménienne et turque. Il a été placé dans des cas où son emploi n'était pas nécessaire. Pourquoi *erku*, arménien primitif est-il devenu *yergou*? Pourquoi *yerek*, pourquoi *yotn*, pourquoi



*inen* ? Pourquoi *yédi* ? Cependant reconnaissons que le plus souvent il représente un *s* initial comme nous l'avons dit plus haut ; *sal* en persan a pour équivalent *yel* en ture. L'*s* arien syntaxique a presque toujours donné un *chin*. *Eupmek*, osculare ; *eupuchmek*, *se* osculare. *Qonmaq*, poni ; *qonouchmaq*, uti familiariter inter *se*.

### 8 Le nombre Huit.

SÉKIZ, huit, est pour *eskits*. Le *z* est en effet dans toutes les langues l'union d'une dentale avec une sifflante. Or il faut avouer que le thème arien *astas* est extrêmement voisin de *eskits* : il suffit simplement d'admettre le changement de l'*s* en gutturale, c'est-à-dire de croire qu'il s'est passé pour le nombre huit en ture, ce qui s'est passé pour le nombre huit en latin et en grec où *astas* est devenu *octo*. N'avons-nous pas vu également *sasta* donner en grec *ekti*, sixième. D'après les règles prosodiques *aktas* a pu devenir *ekits*. Il y a donc eu simple métathèse et allègement. Je suppose que l'*s* initial a été préposé plus tard et je le compare au mot *hecht* en persan et huit en français

(*uten* arménien) où je vois cette tendance à l'aspiration se manifester également.

Il est très-remarquable que ce nombre ait eu autrefois deux *kief*. Il est possible que cette surcharge ait eu pour but de représenter la surcharge arienne autant que le permettait le génie de la langue.

### 9 Le nombre Neuf.

Doqouz, neuf, n'est pas difficile à analyser. On peut le rattacher au sanscrit *navamas*, latin *novem*. En effet rien n'est plus commun que le changement de *v* en gutturale. J'en ai accumulé les exemples au mot *iki* et pour en donner d'autres : *vivo* n'a-t-il pas donné *vic-si* ; est-il possible de méconnaître dans le mot *qsan* qui signifie vingt en arménien, que la lettre *q* est tout ce qui reste du nom de nombre deux et en particulier de la lettre *v*. *Doqouz* a donc pu résulter de *dovouz*. Ici se présente un fait curieux, l'*n* arien est devenu *d*. Cela paraît étrange, mais d'autres langues d'Europe ariennes ont fait un changement analogue ; le lithuanien *dewyni* et le slave *devanti* viennent certainement du thème sanscrit *na-*

*van*. Il faut dans ces mots se rendre à l'évidence et admettre que l'*n* arien a été transcrit par une dentale dans quelques langues orientales donc le turc fait partie. Ce mot s'écrivait autrefois *toqouz* et n'a été adouci que depuis peu. La lettre finale est inexplicable, si on ne la regarde pas comme une addition malheureuse qui rappelle le *z* de *sekiz*. Il y a là une fausse analogie qui a trompé le peuple.

#### 10. Le nombre Dix.

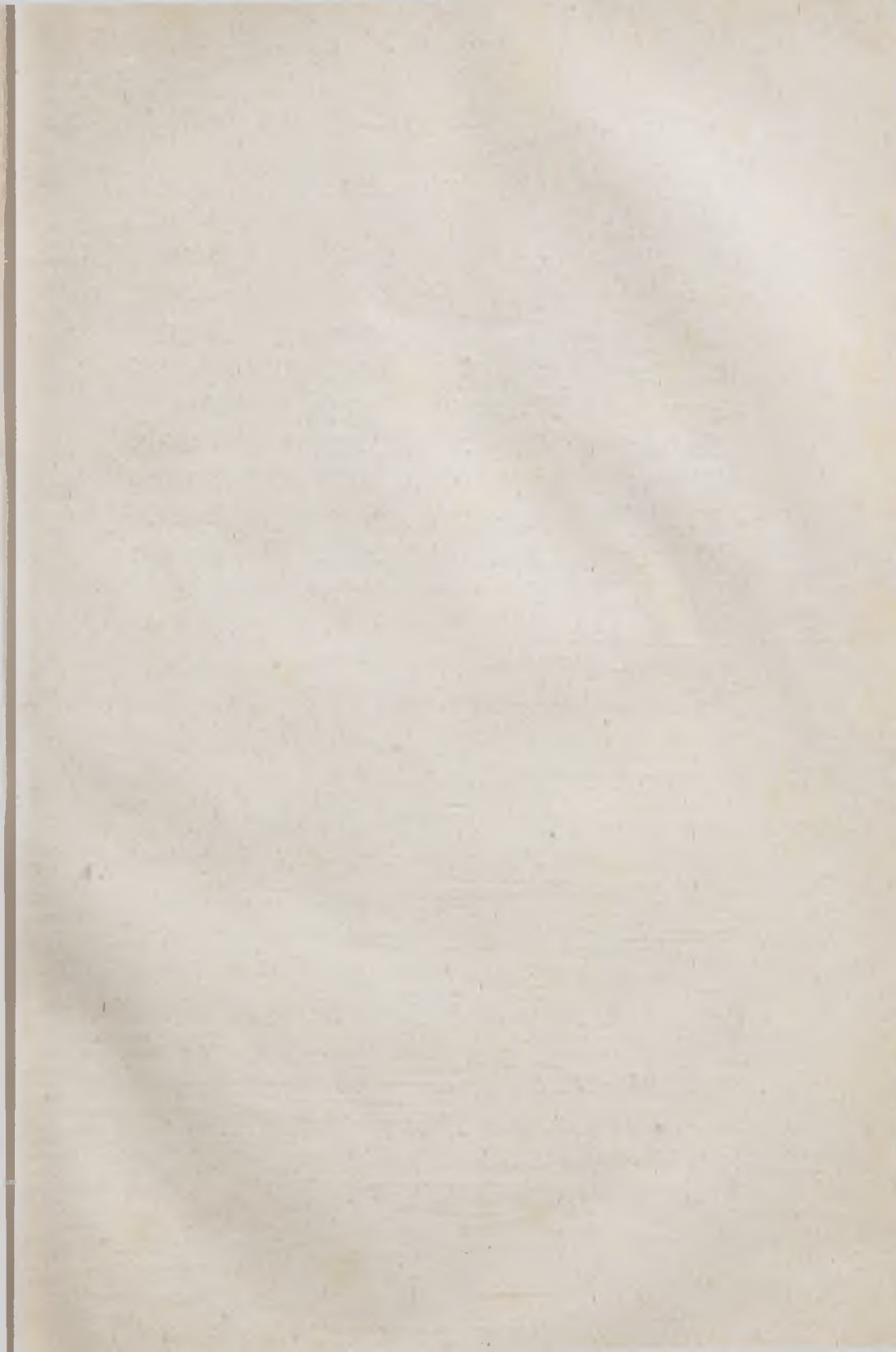
Ox a perdu sa forme primitive. Tout au plus lui reste-t-il la terminaison cardinale arienne allongée et pour cause. *Dasan* a pu laisser tomber l'*s* comme le gothique *taihun*, l'allemand *zehn* et l'anglais *ten*. Quant au *d* initial, il paraît bien difficile de rendre compte de cette disparition. Cependant les exemples d'une pareille chute sont fréquents et dans ce court aperçu, nous voyons que *iki* a perdu son *d* arien initial, *deurt* a perdu le *c* et qu'enfin les nombres six et sept (*alte* et *yédi*) ont perdu leur *s* arien initial. Je ne prétends point expliquer le fait, mais seulement le signaler dans plusieurs cas ana-

logues. Le même phénomène surprenant s'est passé dans l'arménien qui de 2 à 7 a perdu les consonnes initiales du sanscrit. C'est à l'influence évidente de l'accent sur l'ultième syllabe qu'il faut attribuer la conservation des syllabes finales et la ruine des initiales.

J'admets donc une forme primitive *don* venant de *dasan*, qui a été mutilée de la manière la plus rude comme *ten*, mais plus encore que le mot anglais.

Après avoir passé en revue les dix premiers nombres, je les comparerai dans l'ordre suivant : zend, sanscrit, persan, ture de transition rétabli suivant les idées philologiques, ture actuel constantinopolitain, arménien, grec et latin.





ZEND.	SANSKRIT.	PERSAN.	TURC rétabli.
Aiva	Eka	Yek	Ber
Dva	Dvi	Dou	Dki
Tri	Tri	Seh	Utsr
Catvar	Catur	Tchehar	Cteurt
Pancan	Pancan	Pendj	Pes
Ksvas	Chach	Chech	Chasta
Haptan	Saptan	Heft	Yeptin
Astan	Achtan	Hecht	Eskin
Navan	Navan	Nouh	Navoun
Dasan	Daçan	Del	Don

TURC actuel.	ARMÉNIEN	GREC	LATIN
Bir	Mi	Eis	Unus
Iki	Yergou	Duo	Duo
Utch	Yerek	Treis	Tres
Deurt	Qar	Tessares	Quatuor
Bech	Hinq	Pente	Quinque
Alte	Vetz	Ex	Sex
Yédi	Yotn	Epta	Septem
Sékiz	Out	Octo	Octo
Doqouz	Inen	Ennea	Novem
On	Dasn	Deca	Decem.

La forme arménienne *tchors* analogue au persan *tchehar* doit également être mentionnée.

A l'inspection de ce tableau on voit que le ture a mieux conservé la forme arienne que l'arménien dans les nombres *bir*, *deurt*, *bech*, *ulte*, *yédi*, *sekiz* et *doqouz*, tandis que le contraire a eu lieu dans les nombres *yergou*, *yerek* et *dasn*.

Il y a encore une autre remarque à faire; les noms qui ont le plus souffert du travail populaire dans le ture et l'arménien sont les mêmes dans les deux langues: ce sont les six premiers; les quatre autres ont bien mieux gardé l'air de famille.

*Yédi*, *séki**z*, *doqouz* sont les correspondants peu mutilés du sanscrit; à cet égard ils pourraient être regardés comme plus anciens que l'arménien, mais en revanche *iotn*, *inen* et *dasn* ont l'*n* arien primitif. J'en conclus que la numération dans les pays de l'Asie centrale s'est bornée d'abord aux six premiers nombres et que ce n'est que plus tard qu'on a emprunté à d'autres idiômes ariens plus savants les noms de nombre 7, 8, 9 et 10.

Avant de continuer notre étude sur



les noms de dizaines, je crois nécessaire de présenter quelques observations en forme de conclusions générales. La vieille langue turque a obéi dans la dérivation arienne aux lois suivantes.

1° Elle adoucit le *p* en *b* toujours et le *t* en *d* souvent ;

2° Elle change l'*s* pronominal ou syntaxique arien en *chin* ;

3° Elle a une tendance marquée à la simplification. Ce but est atteint par divers procédés dont les principaux sont l'ablation des consonnes dures ou redoublées, l'antéposition d'une voyelle et la monosyllabisation.

4° Elle obéit aux règles vocales phonétiques suivantes : il y a huit voyelles en turc ; quatre faibles : *é, i, eu, u* ; quatre fortes, *a, e, o, ou*. Les voyelles finales fortes sont *e* et *ou* ; les voyelles terminales faibles sont *i* et *u*.

5° L'accent tonique porte sur la dernière syllabe, ce qui a conservé les syllabes finales de la racine et a fait tomber les initiales ou les a mutilées ;

6° Les lettres arabes ont été cause de plusieurs déformations des consonnes du thème , tandis que la liberté laissée au

lecteur par ce système d'écriture a contribué également à la corruption des sons vocaux primitifs.

En rapprochant la lecture des thèmes les plus voisins on a le tableau suivant.

<i>Bir</i>	<i>præ</i> (latin), <i>pra</i> (sanskrit).
<i>Iki</i>	<i>iko</i> (ci, grec), <i>erku</i> (arménien).
<i>Uteh</i>	<i>tisr</i> (sanskrit), <i>seh</i> (persan).
<i>Deurt</i>	le <i>tartos</i> (grec), <i>catuv</i> (sanskrit).
<i>Bech</i>	<i>pendj</i> (persan), <i>pane</i> (an, sanscrit).
<i>Alle</i>	<i>sesta</i> (sanskrit), <i>ekti</i> (grec).
<i>Yédi</i>	<i>heft</i> (persan), <i>yotn</i> (arménien).
<i>Séki z</i>	<i>astan</i> (zend), <i>hecht</i> (persan).
<i>Doqou z</i>	<i>noub</i> (persan), <i>novem</i> (latin).
<i>On</i>	<i>dasn</i> (arménien), <i>taihun</i> (gothique).

## 11 Le nombre Vingt.

YIRMI, vingt, est pour *ikirmich*, analogue à *altmech* et à *yétmich*. Le mot *iki* est très-reconnaissable, car si dans la prononciation ordinaire on ne l'articule qu'imparfaitement, toutefois on l'articule faiblement et l'on dit plutôt *iguirmi* que *yirmi*. Certaines personnes âgées le prononcent ainsi. Du reste l'écriture consacre cette étymologie. Il faut je crois reconnaître dans *mi* la terminaison arienne

*mas* des nombres ordinaux ; seulement elle est adoucie et abrégée. *Yirméh* est une seconde forme plus ancienne que *yirmi* et plus voisine encore de la forme primitive en ce sens qu'elle est plus complète. Quant à ce fait curieux de la dérivation des nombres cardinaux turcs des nombres ordinaux ariens, il est général, ou à peu près, dans la famille. L'adjonction de l'*r* est un peu difficile à expliquer, mais je ferai remarquer que dans ce mot-là, cette lettre me semble rappeler à elle seule le nombre dix : je citerai à l'appui de ce fait étrange en apparence le praerit et le bengali dont l'origine arienne est hors de doute. Or ces deux langues dans leurs dérivés changent le *d* de *dasan* en *r*, le bengali toujours, et le praerit dans les nombres de dix à vingt.

Le javanais et le maldive en font autant ; car dans certains composés le nombre dix est représenté par *ro*.

On ne saurait en aucune façon rapprocher cette *r* des locutions turques : *bir*, *birer* ; *deurt*, *deurder*, qui ont une origine absolument différente que j'étudierai en son temps.

## 12 Le nombre Trente.

Orouz, trente, vient de *utch*. Il est terminé par un *zè* qui doit se décomposer, si l'on veut remonter à l'étymologie première du mot. *Otouz* doit venir de *otouds*, forme sous laquelle on reconnaît le nombre trois et les rudiments *ds* du nombre dix qui en général dans les nombres ariens, doit entrer dans la composition des noms de dizaines. *Otouz* en somme signifie donc trois fois dix. Il est arrivé par un rapprochement du plus haut intérêt que le ture et le français ont représenté quelquefois par *z* ou *ze* le nombre dix, à preuve la coïncidence fortuite, mais singulière des mots *otouz* avec douze, treize, etc. Ces derniers nombres pour l'écolier le plus ignorant viennent de *duodecim*, *tredecim*, et la syllabe *ze* est en définitive la seule trace subsistante du nombre dix.

## 13 Le nombre Quarante.

QERQ, quarante, a bien mieux conservé la forme primitive que *deurt*. Cela devait être, car un nombre plus élevé, produit d'une conception intellectuelle



plus haute, a dû venir plus tard et subir à un moindre degré l'altération populaire. *Catur*, *quatuor*, *kelfartos*, s'y reconnaissent très-bien. Mais que signifie la lettre *g* ainsi redoublée? Après avoir mûrement réfléchi, je vois qu'il faut lui attribuer l'idée de dizaine. *Q* serait donc une des formes en nombre infini que le *dacan* arien, *dasan* sanscrit aurait pu revêtir. *Qerq* signifierait donc quatre fois dix. L'arménien-moins altéré sur ce point que le ture présente à côté de la forme *tchorq* venant du thème *tchori*, la forme *tchors* dans laquelle on voit un phénomène analogue. Le cas n'est pas rare, où *q* représente l'*s* sanscrit radical ou même pronominal.

#### 14 Le nombre Cinquante.

ELLI, cinquante, ne saurait être rattaché à la série précédente, mais il en diffère précisément par un procédé de formation commun. Pour expliquer cette contradiction apparente, il suffit d'observer que le mot *pancan*, contient le sanscrit *pani*, *main*, et que le mot *elli*, cinquante, contient le mot *el*, *main*, accom-

pagné d'un suffixe bien connu, *le, lou, li, lu* (*zavalle, terbieli, mahsoullou, keupru-lu*) qui se rattache à la préposition turque *ilè* (souvent *lé* ou *la* dans la composition). C'est une altération du mot *el* dont l'une des acceptions a la valeur de peuple, troupe, et offre par conséquent une idée de collection, de réunion.

Etudions le mot *el*. On le trouve dans la langue ancienne de Aboul Gâzi, Bâber, Mir-ali-chir-nevâ, etc, etc. sous deux orthographes distinctes avec un *yé* ou sans *yé*.

Sans *yé*, et par conséquent avec la prononciation de *al*, il signifie : *front, sceau des rois turcs*, etc.

Avec *yé* et par conséquent avec la prononciation de *él* : *main, peuple, troupe, obéissant*, etc.

Le dictionnaire nous offre de plus le mot *elli* avec les significations de : *pourvu de main, flanc, cinquante*.

Au sujet de ces mots voici l'opinion qu'on pourrait adopter. *Elli* marqua dans la numération turque une seconde étape. Il devint une unité de numération égale à cinq dizaines, comme les cinq doigts de la main. Une preuve inattendue de

ce fait curieux est fournie par le nombre mille, *bin*, que tout nous indique comme représentant le nombre vingt : or vingt fois cinquante font mille. Il me semble cependant nécessaire de laisser à des linguistes plus savants que moi le soin de consacrer cette découverte philologique avant de la regarder comme certaine.

On ne peut pas non plus nier qu'à partir de quarante, les Turcs n'aient pris l'habitude de compter par dizaines. J'en vois une première preuve dans *altmech* et *yétmich* venant de *chastamas* et *saptamas*, qui en définitive signifient sixième et septième. *Seksen* et *Doqsan* m'en fournissent une seconde, car le nombre huit et le nombre neuf y sont plus évidents et moins altérés que le nombre dix.

Je ne dois pas laisser passer sans la mentionner ici une opinion différente qui essaierait de rattacher *elli* aux noms de nombres ariens.

Le thème arménien *hi* se trouve dans *hi san*, cinquante; il est analogue au latin *qui*, dans *quini*; d'autre part si l'on se rappelle les terminologies allemandes, gothiques et lithuaniennes, on pourrait

peut-être expliquer la dernière syllabe *li*. En effet ne voit-on pas que *lf* en allemand (dans *eilf*, onze), le gothique *libi* et *lif* et le lithuanien *liki*, ressemblent un peu à *li*.

Mais on doit repousser énergiquement cette opinion, car ce sont des explications forcées de cette nature qui ont retardé les progrès de la philologie. Le turc semble occuper le centre d'un quadrilatère dont les sommets sont occupés par le persan, le grec, l'arménien et le sanscrit.

Puisque ces langues ont expliqué d'une manière complète tous les noms d'une série, sauf un seul, il n'est pas logique d'admettre que le peuple a quitté cette voie pour emprunter une racine numérique à un autre système. Il faut pour admettre de pareils faits que les preuves soient irréfragables.

Jusqu'à nouvelle découverte, il est donc prudent de réserver son jugement, tout en admettant à titre provisoire que *elli*, ait avec le mot *el*, main, un rapport direct.



## 15 et 16 Les nombres Soixante et Soixante-dix.

ALTMECH, soixante, et YËTMICH, soixante-dix, ont un air de famille qu'ils partagent avec *yirmi*.

Tous deux renferment évidemment les racines mêmes des nombres six et sept (*alt* et *yet*). Elles sont même mieux conservées que dans les premiers nombres correspondant aux dizaines. D'où provient la ressemblance qui existe entre ces trois nombres? Elle provient de la terminaison *mi*, *mech* ou *mich*. Quelle est l'origine de ce suffixe? Je n'hésite pas à me ranger à l'opinion exprimée par Bopp. Ce savant prouve que la plupart des noms cardinaux des langues indo-européennes viennent des adjectifs ordinaux ariens.

Après avoir accumulé les preuves, il cite en dernier lieu *septem*, *novem*, *decem*, dans lesquels il démontre que l'*m* final latin ne vient pas de l'*n* de *saptan*, *navan* et *dacan*. La désinence finale arienne est *mas*, en ture elle devait être *mech* ou *mich*.

Pourquoi les nombres à partir de cin-

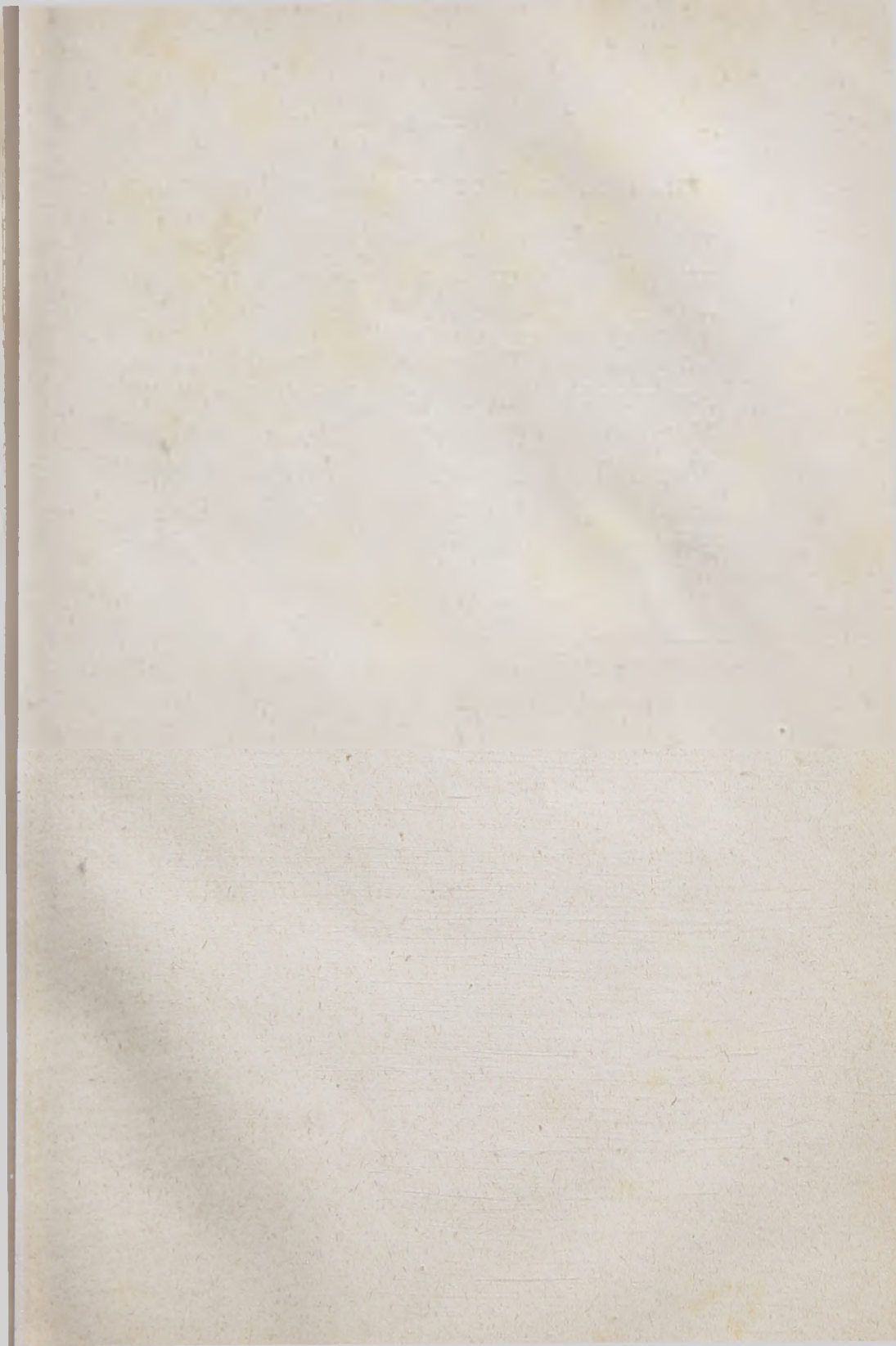
quante représentent-ils mieux les noms sanscrits ? c'est que servant à désigner des nombres plus forts et pour ainsi dire moins vulgarisés, ils sont restés davantage à l'abri de la décomposition séculaire.

*Virmi* a laissé tomber le *chin* final, probablement par surcharge, puisque il représentait déjà le nombre dix. Rappelons-nous aussi ce que nous avons dit du *chin* à propos du nombre *bech*.

### **17 et 18 Les nombres Quatre-vingts et Quatre-vingt-dix.**

SEKSEN, quatre-vingts, et DOQSAN, quatre-vingt-dix doivent encore être étudiés simultanément. Il n'y a point de difficulté à reconnaître dans *sek* et dans *doq*, *sékiz* et *doqouz*. Il faudrait bien se garder de lire *sékiz-on*, *doqouz-on*. En effet on sait que ces deux nombres sont *out-sun* et *inen-sun* en arménien. On y discerne bien une terminaison *sun*, tout à fait identique avec le *san* turc. *San* en turc, *sun* en arménien, *con* en grec, *sat* en sanscrit, *gin* en latin ont une même origine.

Voici donc pour résumer notre travail le tableau des neuf premières centaines.



ZEND.	SANSKRIT.	PERSAN.	TURC rétabli.
Dasan	Daçan	Déh	Don
Visaiti	Vinçati	Bist	Dkidmis
Trisata	Trinçat	Sy	Utsouds
Catwaresata	Catvarinçat	Tchehil	Tvarts
Pancasata	Pancaçat	Pendjah	(Elli)
Ksvasti	Chachti	Chest	Astmes
Haptaïti	Saptati	Heftad	Yeptmis
Asiti?	Asiti	Hechtad	Esksen
Naväiti	Navati	Neved	Novsan



TURC actuel.	ARMÉNIEN	GREC	LATIN
On	Dasn	Deka	Decem
Yirmi	Qsan	Eikati !	Viginti
Otouz	Yeresun	Triaconta	Triginta
Qerq	Qarsun	Tessaraconta	Quadráginta
(Elli)	Hisun	Pentêconta	Quinquaginta
Altmech	Vatsun	Exêconta	Sexaginta
Yêtmich	Yotanasun	Ebdomêconta	Sep- (tuaginta)
Seksen	Outsun	Ogdoêconta	Octoginta
Doqsan	Innsun	Enenêconta	Nonaginta

Nous n'avons aucune remarque à ajouter à ce tableau ; faisons seulement observer que si les quatre derniers nombres ont une physionomie arienne mieux caractérisée, indiquant des nombres plus forts , ils sont en même temps plus longs et plus durs que les autres.

### 19 Le nombre Cent.

Yuz, cent, se confond par la prononciation et l'écriture avec le mot *yuz*, signifiant visage, front, quelquefois dessus. Ce nombre est très-défiguré, mais on peut retrouver son origine certaine. De même que *yédi*, *yétmich*, *yotn* et *yotanasan* viennent de *saptan* et que *yel* et *sal* ont une racine commune, de même je suppose que *yuz* vient de *suts*. Si cette supposition était admise, tout serait expliqué, car *suts* éveille immédiatement l'idée de *centum* (latin), *sed* (persan), *satam* (sanskrit), *satem* (zend) *katon* (grec, de *ekaton*), *suto* (slave), *hund* (gothique), *hant* (haut allemand). *Suto* me paraît le plus près possible de *suts*. Rappelons-nous que c'est déjà le slave qui avait expliqué *doqouz* et *doqsan*. Je ne mentionne pas le nombre cent en arménien;

il se dit *hariur* et ne se rattache pas directement au sujet que je traite.

Comme dérivé de *suts*, j'admets la forme *yuts* d'où *yuz* est facilement venu (voir *sekiz* et *otouz*).

## 20 Le nombre Mille.

Enfin vient le mot *Bin*, mille, qui a une physionomie toute spéciale. En effet le sanscrit *sahasra*, le zend *hasanhra*, l'arménien *hazar*, le persan *hezar*, le grec *khilio* et le latin *mille* ne nous fournissent aucun éclaircissement à ce sujet.

Je vois donc qu'il faut avoir recours à une autre source. Les formes sanscrites *bis*, les formes latines *bis*, *bini*, les formes slaves *bi*, le bengali *ba* (dans *baro*) et l'indoustani *ba* (dans *barah*) représentent déjà la symphonisation du *v*. Mais *bist* en persan et *bis* en indoustani, signifiant vingt sont le plus près possible de *bin*. *Bin* signifie vingt et par conséquent emporte l'idée de vingt-cinquantaines. Quelle est la dérivation de ce nombre? *Bin* a dû passer par une autre forme *bina* plus complète et peut être *binan*. *Bi* représente le *dvi* sanscrit et quant à *nan*, je le rapporte au sanscrit *nsati*, visible dans *vinsati*, (*nakati* pour

*dekati*) et des terminaisons *nta* du latin et du grec. *Binan* me paraît représenter exactement *viginti* et *vinsati*. *Bin* serait donc le vingtième terme d'un système de numération dans laquelle l'unité serait la cinquantaine (Voir *Elli* pour plus de détails).

## 21 Le mot Demi.

Dans aucune des langues de la famille, le mot qui exprime demi ou moitié ne contient les nombres cardinaux. *Yare* et *yarem* ne font point exception à cette règle. Il semble impossible de méconnaître dans ces deux mots la racine *yar* du verbe *yarmaq*. Rien de plus naturel; un demi, une moitié est le résultat de la division égale d'une unité quelconque. *Yare* reviendrait donc à *division*, *scission*. Une preuve inattendue du fait nous est fournie par le ture ancien *djala*, ou *djaleh*, qui avait la même valeur que *yare* et *yarem*, évidemment pour la même cause. Les deux mots viennent également d'une racine primitive *djal* signifiant briser, fendre, emporter, qui a formé entre autres dérivés : *tchalmaq*, enlever, dérober, frapper ; *tchaqmaq*, mordre ; *tchaqelda-*



*maq*, se fendre, se rompre; *tchaklek*, fendu, brisé, blessé; *tchal qaymaq*, renverser; *tcha telde*, fente; *tcha tlamaq*, se fendre; *tcha tal*, fourchette. Ici se présentent deux questions. Quelle est l'origine de la racine *yar* et quelle est l'origine de la terminaison *e* et *em*? En premier lieu, je crois reconnaître la racine sanerite *dr*, fendre, diviser; j'ai démontré plus haut à propos de *saptan*, *yèdi*, qu'une des tendances de la langue est de placer un *yè* initial en tête du mot, quand le mot était pesant pour un cause quelconque. Quant à la voyelle finale; elle peut suivant les mots se prononcer *e*, *ou*, *u*, *i*. Exemple, *tchale* (ronce) de *tchalmaq* (déchirer); *dholou* (plein) de *dholmaq* (remplir); *eutu* (couverture) de *eutmek* (couvrir); *dikili* de *dikilmek*; *tchate* (chevron) de *tchatmaq* (croiser, enchevêtrer); *bate* (coucher du soleil) de *batmaq* (plonger).

Il est impossible de ne pas voir dans cette classe de mots les représentants de la première classe des dérivés indiens qui se forme en ajoutant *a*, *â*, *ou*, *i*, au radical (exactement comme en ture, sauf les règles phonétiques spéciales).

Je citerai quelques exemples sanscrits :

srp, ramper	— srpa, serpent.
bhug, être courbé	— bhuga, main.
gr, vieillir	— gara, vieillesse.
pr, remplir	— pura, ville.

Du reste d'après Oppert (Grammaire sanscrite), *les noms formés d'après ce système sont INNOMBRABLES.*

Ils ne sont pas innombrables en ture, mais on en trouverait facilement deux cents.

*Yarem* est construit sur un autre modèle aussi familier à la langue turque que le précédent je citerai : *deunum, eulum, eultchum, keuturum, doyoum, alem, satem, beuklum, boghoum, bitchim, itchim, outchouroum*, etc. venant des radicaux *deun, eul, eultch, queutur, doy, al, sat, beukul, bogh, bitch, itch, outchour*.

On voit donc immédiatement que le mot *yarem* n'appartient pas à une classe de mots restreinte et n'est point une formation accidentelle.

C'est encore dans la langue indienne qu'il nous faut en rechercher l'origine : *am* est l'infinitif sanscrit lui-même conservé. Voilà une des meilleures preu-

ves de la dérivation arienne du ture. La forme *am* parexemple *rahham*, *arabham*, n'est cependant qu'une abréviation de *tum* désinence complète : *pac*, *paktum* ; *vac*, *vaktum* ; *kr*, *kartum*. J'aimerais donc mieux en définitive faire venir *em* de *tum* abrégé que de *am*. Plusieurs causes militent en faveur de cette manière de voir. La plupart des noms verbaux en *em*, *im*, *oum*, *um*, appartiennent à des verbes pour lesquels la phonétique veut une désinence en *um* ou en *oum*. La prononciation a gardé quelque chose de sourd qui rappelle l'*oum* sanscrit. Mais je traiterai cette question avec tout le développement qu'elle comporte dans la seconde partie de mon travail, lorsque je parlerai des racines en général et des affixes en particulier-

*Vare* et *yarem* sont donc deux dérivés réguliers du thème ture *yar* ; l'un est un substantif *neutre* et l'autre représente une forme devenue inusitée de l'infinitif ancien.

## 22. Les collectifs en *er* et en *cher*.

Il existe en ture une classe de mots très-curieuse, celle à laquelle appartiennent



nent les mots *bir er*, *iki cher*, *utch er*, *deurd er*, *bech er*, *alte char*, *yédi cher*, *sekiz er*, *doqouz ar*, *on ar*, etc.

On voit à première vue que la forme complète est *char* et que dans les cas où *cha* a été supprimé, on a eu en vue d'éviter la surcharge. On peut reconnaître dans ces mots le suffixe *tara* qui forme des comparatifs dans toutes les langues indo-européennes : *sophóteros* en grec, *alter* en latin, *bed ter* en persan. *Tara*, d'après les philologues vient de la racine arienne transitive *tr*, qui indique mouvement et progression ; *char* viendrait donc de *sar*, comme *utch*, de *uts*, comme *bech* de *pes*, comme le *chin* réfléchi du pronom arien *sma*; quant à *sar*, lui-même ne serait qu'un adoucissement et une monosyllabisation de *tara*. Il n'est pas difficile de justifier dans ces mots-là l'idée comparative. Ces mots sont des collectifs partitifs, répondant aux mots latins *singuli*, *bini*, *terni*, *quaterni*, *quini*, etc., jusqu'à un certain point.

Or il est clair que l'esprit ne peut se faire l'idée d'une partie au milieu d'un tout sans qu'il y ait à un degré quelcon-



que une comparaison avec la quantité restante. Du reste il serait tout-à-fait inexact de juger de la valeur primitive du suffixe *tara* par nos comparatifs actuels; l'idée en était tout autre. Dans le mot latin *alter*, par exemple, le suffixe *tara*, indique seulement la négation de l'identité. Dans les prépositions *inter*, *propter*, *subter*, *propter*, le suffixe *tara* n'ajoute qu'une notion bien vague et qui même à l'époque de la grande littérature était tout à fait oubliée.

*Birer*, *biner*, signifie un, mille au milieu des autres c'est-à-dire par extension la grandeur numérale ramenée à des séries de une unité, mille unités.

### 23. Les noms ordinaux.

Ces noms se forment d'une manière uniforme du nombre cardinal correspondant, au moyen de l'affixe *ndji* ou *indji* qui suivant les règles phonétiques peut former *endje* (*altendje*), *indji* (*ikindji*), *oundjou* (*onoundjou*), *undju* (*utchundju*). La pensée se porte immédiatement sur les professionnels, tels que *arabadje*, voiturier; *béquirdji*, muletier; *soudjou*, limonadier et *keumurdju*, charbonnier,

dans lesquels on constate l'existence d'un suffixe analogue. L'origine de ces deux particules n'est cependant pas la même. *Ndji*, rappelle *nti* (*baranti*, *bairandi*, *pheronti*, *ferenti*) qui sont les thèmes forts des participes présents ou noms d'agent. Dans les langues germaniques *and*, *ont*, *ent* s'est adouci en *end*, à côté duquel on trouve des formes en *ing* : exemple *king*, roi, venant de *kuning*. Le suffixe n'est point *indji*, comme on pourrait le croire mais seulement *nt*, comme le grec *ista-nti* le prouve suffisamment. Quant à l'origine même de *nt*, je la donnerai lors de l'étude des désinences dans le chapitre quatre de cet ouvrage.

Le ture n'est pas la seule langue où l'on trouve la transformation du *t* en *dj*. Le lithuanien féminin *deganti*, brûlante, fournit un thème *degantchio*; le gothique présente des féminins en *jô*, ce qui donne lieu à des adjectifs comme *frijondjô* (aimant, ami).

Enfin l'ancien slave élargit le thème par *sio*, ce qui est encore une analogie avec le ture. Le borussien et le latin ajoutent simplement un *i* (*ferentia*, *ferenti-um*).

L'arménien nous montre aussi un thème final en *ga* pour le participe présent.

En résumé je pense que le thème primitif *nt* s'est élargi par l'adjonction de *ie* en ture et par conséquent est devenu *ntie* ou *ndie* comme le voulait le génie de la langue qui ne permet que rarement l'existence du groupe *nt*; quant à *ie*, l'*i* s'est demi-vocalisé et l'*e* final a obéi à la phonétique commune, en se changeant suivant les cas en *e*, *i*, *ou*, *u*.

Les noms ordinaux paraissent donc analogues, aux formes neutres plurielles des participes présents sanscrits avec l'adjonction d'un *i* comme le lithuanien, le slave, le borussien et le latin, l'arménien prenant la lettre *g*.

Le nom verbal *oladjag* nous présentera un phénomène de même ordre.

Je ne saurais terminer sans dire que les vieux auteurs tures nous fournissent des formes comme *birindj*, *ikindj*, *ut-chundj* et *teurtundj*, qui ont évidemment précédé les formes actuelles. Elles sont infiniment moins altérées.



## 24 Le mot *Ikiz*.

Le mot *ikiz*, est ce qu'il devait être. On l'aurait pour ainsi dire formé d'avance. En effet un mot destiné à éveiller l'idée de deux enfants mis au monde dans le même part devait contenir *iki*. L'analyse du mot est toute faite : la première partie *iki* représente le nombre cardinal, la seconde fournit *z* pour *ds* ou plutôt *st* venant de *stas*, troisième personne du duel du présent de l'indicatif du verbe être, *as*. On pourrait encore voir dans le *z* un reste du pluriel sanscrit *as*.

## 25. Le mot *Ilk*.

Le mot *ilk*, premier, ressemble à un nombre ordinal, mais ce n'est pas autre chose que l'opposé de *sonki*, c'est-à-dire que *ilk*, signifie en principe non le premier, mais l'un par rapport à un autre plus éloigné. Un exemple fera mieux comprendre : on dira *ilk behar* et *son behar*, première et dernière saison. *Ilk* est en ture, ce qu'est en latin *alter* répété et en grec *allos*. *Ilk* répond à *alius* qui est la racine positive dont *alter* est le comparatif. Je me propose donc d'en parler avec



détail à l'article des pronoms dans le 3<sup>e</sup> chapitre.

## 26. Le mot *Millioun*.

Le mot *millioun*, est d'origine franque. Il vient de l'italien *millione* qui veut dire exactement gros mille : on n'a qu'à comparer *ossa, ossone ; salla, salone ; bianco, biancone ; vecchio, vecchione*, etc.

Ce mot est d'une introduction très-récente et je n'en parle que pour mémoire.

## 27. Le mot *Ikindi*.

Ce mot représente l'heure à laquelle les musulmans font la 3<sup>e</sup> prière de la journée. On y reconnaît immédiatement le nombre cardinal ture deux. Quel rôle joue ce dernier nombre ? Il éveille l'idée de la seconde prière à partir de midi (*euylen*, mot mongol). Peut-être indique-t-il que l'après-dînée est divisée en deux parties égales. Quelle que soit l'explication que l'on adopte, le second *i* appartient au thème numéral et la terminaison est *ndi* affaiblissement du thème sanscrit *anda*, dont le mot *vasanda*, printemps, venant du thème *vas*, est un bon exemple. On peut comparer le latin *juventa* (dans *juventas*),

temps de la jeunesse. Ce suffixe rare en ture se montre cependant dans quelques autres mots. Il provient de deux thèmes: le démonstratif *na* et le pronominal *ta* sur lesquels j'aurai occasion de revenir plus tard.

### 28. Le mot **Boutchouq**.

Le mot *boutchouq* a dû avoir dans l'origine une prononciation différente, probablement *betcheq*. Il diffère de *yare, yarem*, en ce sens qu'il doit toujours être précédé d'un nom de nombre cardinal. Les autres langues indo-européennes ne présentent pas à ma connaissance de mot qui soit employé exclusivement dans cette position. Il signifie par lui-même partie, fragment. Comparons *betchaq*, couteau; *boutchouq*, demi; *betchaqe*, scie; *bitchim*, coupe, taille; *bitch mek*, couper, etc., nous y reconnaitrons une origine commune la racine *bitch*, signifiant fendre, couper; en effet fendre et couper sont les deux seules idées qui correspondent à la fois à une scie et à un couteau. Il faut probablement rapprocher de *bitch* ou *bith*, la racine sanscrite *blid* ou, avec métathèse et changement de la douce en forte, *bith*, qui

est analogue au thème turc. Or cette racine signifie fendre ; elle a donné le radical latin *fid* élargi dans le verbe français *fend(re)* et dans le mot *fent(e)*.

La langue indienne dans le cours de ses dérivations change du reste le *d* final des radicaux en *t* et en *dh*. *Bhid* régulièrement a pu devenir *bith* ou *bhidh* ; mais d'un autre côté le *tehim* n'appartenant pas à la langue turque primitive la racine *bitch* peut venir de *bith* et ce dernier de *bhidh*, sans autre supposition.

Ce n'est qu'à la suite des temps qu'il s'est passé pour le mot *boutchouq* ce qui s'est passé pour le mot latin *fractio*. Dans l'origine ces mots ont eu un sens vague de partage et ce n'est que plus tard qu'on a ajouté à cette idée la notion d'égalité dans le partage.

Quant à *q* dernière lettre du mot, il représente selon moi comme dans *qerq*, *oladjaq*, *ilk*, l'*s* pronominal sanscrit qui se transforme en *q* ou en *kief*, quand il ne devient pas *chin*.

En sanscrit toute racine verbale peut être déclinée par l'adjonction du pronom démonstratif *sa* venant de *sma*, et prendre les formes *as*, *is*, *us*. *Boutchouq*



serait donc le nominatif d'un nom verbal de la 3<sup>e</sup> forme.

### 29. Les restes du mot *dva*.

Le sanscrit *dva* transformé comme nous l'avons vu au second paragraphe de ce chapitre, a cependant laissé dans l'ancienne langue quelques vestiges. Par un fait curieux, le *d* s'étant durci en *t*, le *v* s'est aspiré, par exemple, les mots *thana*, bœuf de deux ans, veau, et *thay*, cheval de deux ans, poulain. Ces deux mots en effet prenaient autrefois un *the*, lettre rare au commencement des mots à cette époque.

### 30. Les formes archaïques en *av*.

Nous ne saurions terminer l'examen des noms du nombre sans parler des formes étonnantes *av*, *avla* et *avlan*.

Ces trois formes se rencontrent pour les cinq premiers noms de nombres à partir de deux et pour prendre deux exemples, on trouve *utchav*, *utchavla* et *utchvlan*; *teurtav*, *teurtavla*, *teurtavlan*. Le nombre deux y perd son *i* final et l'échange contre l'*a* du suffixe.

Pour comprendre ces étranges termi-



naisons examinons quelle en était la signification. Elles avaient toutes le même sens. *Bechav*, aussi bien que *bechavla* et *bechavlan*, représentait la collectivité de cinq personnes associant leurs efforts ; en un mot *bechav* signifiait tous les cinq ensemble. *La* et *lan*, comme *el*, main, comme *la*, suffixe conjonctif, comme le mot *el*, peuple, ont tous pour origine le sanscrit *li*, lier, réunir. Ce n'est pas ici le lieu de les étudier. Ils trouveront naturellement leur place au 4<sup>e</sup> chapitre.

Mais *av* doit être analysé tout de suite.

La langue indienne forme son nominatif-vocatif-accusatif duel en *âu*, qui a pu facilement devenir *av*. Le zend termine ces mêmes cas par *av* et devant certains mots par *âos*. Le grec *ampho*, (latin *ambo*) est terminé par un *ômega*. Les autres langues en général allongent la dernière syllabe.

Il est probable, dit Bopp, que la diphthongue *âu* vient de *as* par la vocalisation de l'*s* et que *âs* lui-même est un renforcement de la désinence plurielle *as*. En général, continue-t-il, le duel, ayant à marquer une idée plus précise que la notion vague de pluralité, emploie pour

la mieux imprimer dans l'esprit et la personifier d'une façon plus vive, les désinences les plus pleines. Cela est vrai pour tous les cas.

Quoiqu'il en soit *iki* a gardé son *i* dans tous les autres composés qu'il a formés et si *ikav* a perdu le sien, on doit l'attribuer à l'influence prépondérante de la voyelle longue qui caractérise les désinences du duel.

Je reconnais donc dans *av* d'anciens duels. Le duel est en effet avant tout une forme collective. Le ture a étendu cette idée à d'autres séries que la série par deux; il a conçu des collections par trois, par quatre, par cinq et par six.

Je rapprocherais volontiers de ces formes-là le mot latin et grec *octo* (arménien *ut*) qui a tout l'air d'un duel, car sa finale est longue et rappelle celle d'*ampho*. C'est un duel à la manière turque.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que ces formes archaïques inusitées depuis environ deux cents ans étaient souvent prises pronominalement et que l'on rencontre souvent les expressions *utchavlace*, *teurtavlace*, qui ne sont pas dépour-

vues de quelque rapport avec le pronom *birici*.

### 31. Le pronom *Birici*.

Le pronom indéfini *birici* est l'exemple d'un curieux travail de la langue.

*Bir* signifiant un, *biri* avait donc la valeur du pronom *quelqu'un* dans son sens le plus vague, mais il paraît que la signification pronominale de l'*i* terminal ayant cessé d'être sentie on a ajouté la syllabe *ci* et l'on a eu *birici*, employant deux fois le pronom possessif.

Je compare cela à *nous aimons*. *Ons* désignait l'action présente pour la 1<sup>e</sup> personne du pluriel, mais peu à peu la signification primitive de *ons* ayant cessé d'être comprise on a dû ajouter le pronom *nous* dans les langues occidentales.

De même le turc *birici* contient l'adjectif cardinal *un* plus le pronom possessif répété deux fois.

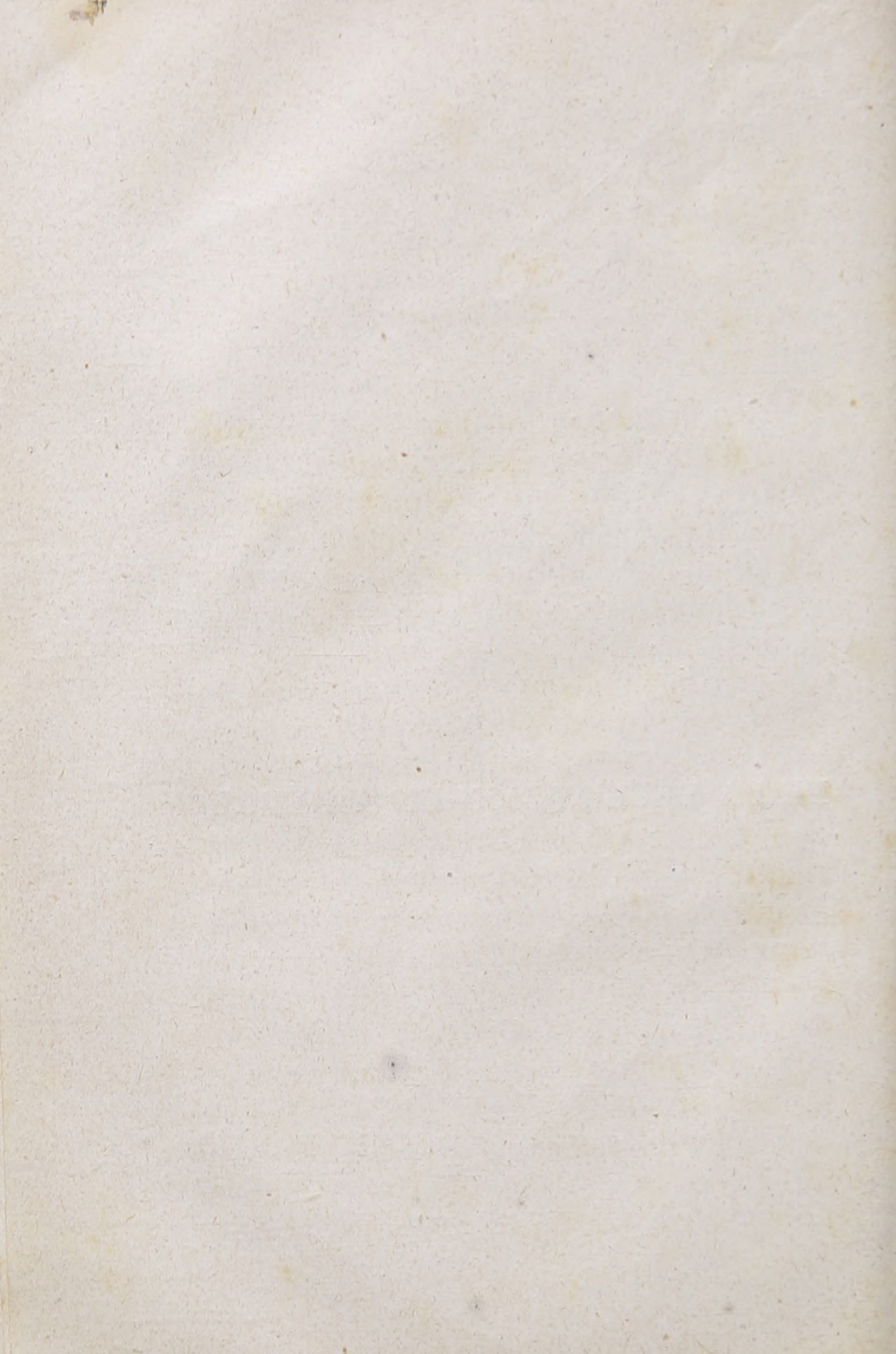
---





## CHAPITRE II

DE LA DÉCLINAISON EN GÉNÉRAL.



Dans la langue turque les substantifs de toute nature, les adjectifs et les noms verbaux suivent une seule et même déclinaison dont les formes actuelles sont parfaitement connues de tous et se trouvent dans les grammaires même les plus élémentaires.

Cette déclinaison ne comporte aujourd'hui aucune exception et cette généralité date d'un temps très-reculé.

Analyser les suffixes casuels de la langue et les rattacher à la dérivation aryenne est une opération ardue et même, jusqu'à un certain point, aventureuse. Pour procéder avec un peu de sécurité à cette recherche, il convient avant tout de se préoccuper de savoir si nous connaissons des formes plus anciennes et mieux conservées.

En consultant les vieux auteurs dont M. Pavet de Courteille, professeur au Collège de France, s'est fait l'habile com-

mentateur, on constate que ces suffixes grammaticaux ont été jadis infiniment plus complexes que les désinences actuelles. L'analyse des terminaisons archaïques est plus facile, car les différents thèmes pronominaux et démonstratifs y sont moins mutilés et par conséquent plus reconnaissables.

Je crois qu'il est bon de présenter ici, en forme de tableau, les paradigmes des deux déclinaisons ancienne et nouvelle.

Je prendrai comme exemple : 1° un mot terminé par une consonne ; 2° un mot terminé par une voyelle radicale ; 3° un mot terminé par une voyelle pronominale.

#### Déclinaison actuelle.

yuz	baba	éli
yuz-un	baba-y-en	éli-n-in
yuz-é	baba-y-a	éli-n-é
yuz-u	baba-y-e	éli-n-i
yuz-den	baba-dan	éli-n-den
yuz-dé	baba-da	éli-n-dé

Voici maintenant en regard la déclinaison au temps de Bäber.

yuz	baba	éli
yuz-ninin	baba-ninin	éli-ninin



yuz-kè	baba-gha	éli-kè
yuz-ni	baba-ni	éli-ni
yuz-den	baba-den	éli-den
yuz-da	baba-da	éli-da

Je ne m'occupe pas des pluriels, parce qu'ils se déclinent sur le premier paradigme *yuz*.

Une comparaison même superficielle entre ces deux formes fait cesser immédiatement toute indécision. Il faut étudier d'abord la déclinaison ancienne.

C'est la marche que je suivrai.

Ce chapitre sera donc divisé en plusieurs paragraphes.

1. Du nominatif.
2. Du vocatif.
3. Du génitif.
4. Du datif.
5. De l'accusatif.
6. De l'instrumental.
7. Du locatif.
- et 8. Du signe lar, symbole du pluriel.

### 1. Le nominatif.

Le nominatif est le cas, c'est-à-dire la circonstance où un être abstrait ou concret se rencontre, lorsqu'il *exécute* une action prévue par un verbe.

Cette attention spéciale attirée par cet être lui a valu dans la plupart des langues ariennes l'adjonction d'un thème démonstratif *sa* qui se rencontre à l'état de rudiment dans les langues anglaise, espagnole, portugaise et française sous forme d'*s* au pluriel et dans les langues allemandes sous la forme adoucie de l'*r* au singulier (le latin nous offre de nombreux exemples de changements semblables, *corpus, corporis, flos et flor.*)

Le zend qui semble avoir produit la déclinaison turque a supprimé cette consonne et a remplacé l'*as* sanscrit par *ô*, qui se transforme de nouveau en *as* devant certaines conjonctions,

Au nominatif singulier la plupart des langues modernes ont supprimé l'*s* arien, le latin *rosa*, le grec *éméra*, l'allemand *bild*, l'anglais *light* nous fournissent des exemples de cette suppression.

Au contraire des thèmes masculins et féminins les thèmes neutres ont pour lettre caractéristique l'*m*.

Le neutre est en général moins variable que les deux autres genres.

Les thèmes tures sont absolument dépourvus de la flexion casuelle au nomi-

natif. La langue ne l'a conservée que dans la terminaison plurielle *lar* dont je donnerai plus loin l'origine.

Il en résulte donc que les thèmes tures des trois genres ont le plus grand rapport grammatical au singulier avec les thèmes sanscrits neutres et au pluriel avec les thèmes sanscrits masculins.

Une infinité d'exemples semblent cependant prouver l'existence primitive de nominatifs tures en *q*, par le durcissement de *s* en *q* si commun dans les langues ariennes et en particulier dans l'arménien.

Pour moi, boutchouq, betchaq, qouyrouq, tchabeq, oladjaq, oldouq, etc. ne sont autre chose que de vieilles formes de nominatif conservées jusqu'à aujourd'hui par le caprice du peuple.

## 2. Le vocatif.

Le vocatif est le cas dans lequel se trouve un être auquel on s'adresse directement, auquel on parle.

On peut dire qu'en général les langues anciennes ne donnaient pas au vocatif une forme spéciale. La forme fondamentale du vocatif est l'absence même de flexion. C'est dans ce cas que le thème



se présente à nu. Par abus cependant le nominatif a été construit comme le vocatif en perdant la désinence casuelle.

Je crois donc que dans les phrases : *baba euldu, ey baba*. Ce n'est pas le même mot que nous voyons ; le premier dérive de *babas* ou *babaq*, le second est la réunion des sons par laquelle nous représentons l'idée même de père.

### **3 Le génitif ancien en Ninîn.**

Le génitif actuel est *en*, qui suivant les règles phonétiques peut se transformer en *in*, *oun*, *un* : at *en*, gueuks *un*, el *in*, oghoul *oun*.

Cependant si les noms sont terminés par une voyelle thématique le génitif insère une voyelle euphonique le *yé* : *baba-y-en*, *tekne-y-in*, *eutu-y-un*, *borghou-y-oun*.

Si la voyelle finale est pronominale la désinence du génitif est *nen*, forme bien plus complète que les précédentes : *babace nen*, *ertéci nin*, *keumuru nun*, *boyounou noun*.

Toutes ces terminaisons sont récentes ; la forme ancienne était NIXIX quel que fut le mot décliné. Elle ne changeait ni a-



près un pronom personnel, ni après un mot terminé par une consonne.

Quelques exemples dissiperont tous les doutes :

1° Biz NININ oulough aba holagou khan moghoulistan den guelkenden bēri iki utch arqa eutdu.

Depuis que notre grand-père Holagoukhan est venu du Moghoulistan, deux ou trois générations (arqa) ont passé (eutdu).

(Aboul-Gāzi).

2° Zulfu NININ her tchini da yuz fetné dour din ehligha.

Dans chaque pli (tchini) de ses boucles de cheveux il y acent périls (fetné) qui attendent les dévôts.

(Mir-Ali-Chir-Nevāi).

3° Aremas echkim bilé gueuz NININ qezarghan rek lare.

Les veines enflammées (qezarghan rek lare) de mes yeux ne se lavent pas (aremas) sous la pluie de mes larmes (echkim).

(Mir-Ali-Chir-Nevāi).

4° Ferman bouldou kim roum destouri bilé arabalar NININ araceda zendjir ourounougha evi NININ khame den ar-

ghamdji lar aceb birbiriké baghlaghay-lar.

Il fut prescrit d'attacher les unes aux autres les voitures, à la manière des peuples de Roum, en y suspendant, au lieu (ourounougha) de chaînes, des cordes (arghamdji lar) de peau (kham) de bœuf (évi). (Bâber).

Aujourd'hui au lieu de *bizninin*, *zulfuninin*, *gueuzninin*, *arabalarinin*, *evinin*, on dirait *biz-im*, *zulfu-nun*, *gueuz-un*, *arabalar-en* et *evi-y-in*.

Essayons d'entrevoir la réelle origine de *ninin*.

L'étude du génitif singulier et du génitif duel des langues indo-européennes ne nous apprend rien d'intéressant sur ce point.

Examinons la formation du génitif pluriel dans la famille.

La désinence sanscrite pour le génitif pluriel des substantifs est *âm*; la désinence zend est *anm*. Le grec se sert du suffixe *ôn*. Le latin a conservé la labiale nasale, comme toujours : les génitifs pluriels sont terminés en *um*. Le borussien a conservé la nasale et a supprimé la voyelle : *sevinta-n* (des saints).

La forme sanscrite complète était *sâm*, dont la partie *s* est la plus importante, car *s* figure aussi au génitif singulier. On en trouve partout des restes dans les pronoms.

Le gothique emploie *sê* ou *sô*; le zend dans les pronoms prend *sanm* au féminin, *nhanm* au masculin. Les pronoms borussiens prennent *son*, l'ancien slave *su*, les pronoms latins *rum* pour *sum*: illo rum, ho rum. Comparez la première et la seconde déclinaison latine: dea *rum*, domino *rum*.

Le grec nous présente des formes en *aôn* et *eôn* qui indiquent la présence ancienne d'un *s*; enfin l'ombrien fournit des génitifs pluriels en *rum* et l'osque en *zum*. Le sanscrit a des formes pronominales en *sâm* et en *kam* (*kesam*, *asma-kam*).

Etant donné la forme arienne *sâm*, mutilée en *âm* et en *anm*, je reconnaitrais dans le zend une forme turque *imin*. Mais ici se place une importante remarque. Le sanscrit insère fréquemment entre cette terminaison et le thème du mot un *n* euphonique.

Le zend subit la même insertion.

Exemple : *aspa-n-anm*, *hisva-n-anm*. Cela est de règle pour les thèmes en *a* et en *â* ; les polysyllabiques en *i* et en *î*, (*âfriti-n-anm*), prennent aussi *n-anm*. Enfin les thèmes en *u* l'admettent facultativement en général, obligatoirement pour certains : *lanu-n-anm*, *nasu-n-anm*.

En définitive, je considère la forme pleine *nanm* du zend, comme ayant engendré la forme turque *ninin* ou *nenen*. L'*m* final arien se serait donc adouci en *n* comme en grec et en borussien.

Il n'est pas sans intérêt encore de faire remarquer que les langues germaniques nous fournissent des génitifs pluriels antiques en *na* et en *no*.

*Ninin* est donc probablement un génitif neutre pluriel appliqué d'une manière plus générale en turc, ce qui n'avait aucun inconvénient 1<sup>o</sup> parce que le nombre pluriel était suffisamment indiqué par le suffixe *lar* et 2<sup>o</sup> parce que la notion de genre est inutile, puisque, dans le turc comme l'arménien, tous les thèmes ont pris la forme masculine.

Les désinences *en* et *nen* actuelles ne sont que des restes de la forme primitive arienne qui a été probablement *nasama*.



#### 4. Le Datif en *qa*.

Le datif actuel est terminé en *a* dans les mots où dominent les lettres fortes et en *é* dans les autres. Exemple : *qoucha*, *élé*.

On trouve dans d'autres circonstances *ya* et *na* : *olmacena*, *gueuzuné*, *baba-ya*, *eutu-yé*.

La désinence *ya* est de moins en moins employée et il est actuellement de bon goût de prononcer très-peu le *yé* et de dire presque *baba-a*, *eutu-è*.

La conséquence de cette tendance constante est que la langue ancienne était plus dure que l'actuelle.

En effet, si l'on recherche dans les vieux auteurs, comme nous l'avons fait pour le génitif, on trouve des suffixes *kè* et *gha* (*ghah*). Plus anciennement encore *qa* et *gah* étaient les formes employées.

Voici des exemples des trois formes *ka*, *gha* et *qa*

1. Kim *kè* qezezq sougHA éliken ouzar her nidjè kim élighi yer elbarar.

Quiconque met (ouzar) sa main dans de l'eau chaude (qezezq) a beau la lécher

(yer) ensuite, elle n'en est pas moins couverte-de-brûlures (elbarar).

2. Gueuk leguirmen tachen eylandur-maq istar bachem KA dimè ay ve gun bachem uzrè boukim siarè dour.

Ne l'imagine pas que la lune et le soleil (gun) soient des planètes qui accomplissent leur révolution dans l'espace ; c'est une meule que le ciel fait tourner autour de ta tête.

(Mir-Ali-Chir-Nevâi).

3. Azaghlaq teheqghan kichi ourouch-qa tourmaï. . . .

Les quelques personnes qui étaient sorties n'ayant pu soutenir le choc. . . .

(Bâber)

Il n'est pas sans intérêt de voir ce suffixe joint aux pronoms personnels et aux mots terminés par une voyelle nominale.

1. Biz KÈ tchapqan yavni atghoulade.

Il a repoussé à coups de flèches (atghoulade) les ennemis (yavni) qui nous assailaient.

(Aboul-Gâzi).

2. Adjeghem den bir mechet yuzu KÈ ourdoum.

Dans ma colère, je lui assénai un coup de poing sur la figure.

(Bâber).

Tous ces exemples prouvent jusqu'à l'évidence que la forme ancienne du datif a été une gutturale suivie du son *a* ou *ê*, la gutturale étant *k*, *q* ou *gh*.

Quelle peut en être l'origine ?

La langue sanscrite nous fournira encore des éclaircissements.

Le datif sanscrit se forme au moyen de l'adjonction au thème du suffixe *ê*. Or ce suffixe n'est lui-même que l'élargissement du pronom *a* ou plutôt son redoublement. Mais il faut remarquer qu'une transformation s'opère dans la partie finale du thème.

Ceux qui sont terminés en *a* ont un datif en *âya* (*asva*, *asvâya*).

Ceux qui sont terminés en *â* ont un datif en *yâi* (*asvâ*, *asvâyâi*).

Les thèmes en *i* et en *u* sont frappés du gouna, agni donne *agnayê*, sînu donne *sînavê*.

Le zend suit à peu près les mêmes règles : *vanhu* fait *vanhavê*.

Je crois donc que les terminaisons sanscrites et zendes *ya*, *yê* et *vê* sont voisines

et parentes du *gha* ture, qui, suivant les cas, est durci en *qa* ou adouci en *ka*.

Sous ce rapport les datifs tures se rapportent aux datifs sanscrits et zends gu-nifiés.

La langue ottomane du reste n'est pas seule à insérer un *y* euphonique entre le thème et la désinence; rappelons en passant que le zend *tanu* fait au datif *tanu-y-è* comme le ture *eutu* fait *eutu-y-è*.

Quant à l' *n* actuel inséré entre une voyelle pronominale et l' *è* du datif, le sanscrit nous en donne l'exemple.

Voici ce que dit M. Bréal, dans la traduction de Bopp.

« Quand un thème terminé par une  
« voyelle doit prendre un suffixe casuel  
« commençant par une voyelle, le sans-  
« crit, pour éviter l'hiatus et pour pre-  
« server en même temps la pureté des  
« deux voyelles, insère entre elles un *x*  
« euphonique; on ne rencontre guère  
« cet emploi que dans le sanscrit et dans  
« les dialectes les plus proches. C'est au  
« neutre qu'il apparaît le plus souvent. »

On le trouve cependant aussi au féminin et au masculin.



Les vieilles langues germaniques offrent le même phénomène.

On trouve donc les formes sanscrites *vari* (eau), *vari-n-è* (à l'eau) en regard de *eli* (sa main), *eli-n-è* (à sa main) ainsi que *madu* (miel), *madu-n-è* (au miel) en regard du ture actuel : *yuzu* (son visage), *yuzu-n-è* (à son visage).

Les procédés tures et sanscrits sont donc analogues sur ce point.

### 5. De l'accusatif.

L'accusatif actuel est *i*, *y-i* ou *ni*. La première forme s'emploie après les noms dont la dernière lettre est une consonne.

La deuxième forme, après les mots terminés par une voyelle thématique.

La troisième forme, après les mots terminés par une voyelle pronominale.

On dira donc : *yuz-u*, *baba-y-e*, *erté-ci-ni*.

La désinence ancienne était constamment *ni*, comme le prouvent les exemples suivants.

1. Ta a *ni* akher bou aregh nieti bilé haya chivéci khaçeti.

Jusqu'à ce qu'enfin cet homme, aux intentions pures (aregh), que la nature

avait doué de manières si pleines de modestie. . . . .

2. Surub guemè ni eulkè endak ki thair honmoul sougħa qeldelar ahenkseir.

Tirant le vaisseau à la mer, rapides comme l'oiseau, ils partirent aussitôt pour visiter ses vastes espaces. (Bâber)

3. Azghan tourghan el ni yaghde. Il réunit ceux qui s'étaient égarés (azghan) et ceux qui s'étaient tenus en bon ordre.

4. Seuzuxi qaboul qelmaghan otehoun atcheghlaneb. . . . . (Bâber)

S'étant fâché de ce qu'il n'avait pas écouté ses paroles. . . . .

On voit par ces exemples que dans tous les cas possibles la forme complète était *ni*; elle ne subsiste plus aujourd'hui que dans les pronoms *beni*, *seni*, *ani*, *kichini*, et quelques autres.

Pour remonter à son origine il faut encore consulter la langue indienne.

Ni est un dérivé de l'accusatif arien *nasa*, dont le sanscrit et le zend ont conservé dans *asvâ-n*, *aspa-n*, la première partie tandis que le grec, le latin et le lithuanien n'ont jamais conservé que le seconde: *ippo-us*, *equo-s*, *ponu-s*.

Le gothique sur ce point, comme sur tant d'autres, représente bien la terminaison primitive. Il offre des accusatifs masculins singuliers en *ns*, *vulfa-ns*, *gasti-ns*.

Le ture semblable au sanscrit et au zend n'a conservé que la première partie du suffixe, la syllabe *na*, à laquelle il a donné la forme que nécessitaient les lois phonétiques qui le régissent.

Il est à remarquer que les accusatifs pluriels en *n* ne se trouvent en sanscrit qu'au masculin et jamais aux autres genres.

Il faut aussi que le thème soit terminé par une voyelle ou par un *r*: *asvâ-n*, *pâti-n*, *sûnû-n*, *brâtr-n*, *dâtr-n*.

Le zend ne présente également cette forme qu'aux masculins des thèmes terminés en *a*: *aspa-n*.

Il résulte donc de la concordance de ces observations avec celles que nous avons déjà faites à propos du génitif et du datif:

1° que les noms tures ont pris comme en arménien la forme masculine.

2° que les thèmes tures se comportent

comme s'ils étaient tous terminés par une voyelle et parmi toutes les voyelles l'a semblerait être la voyelle-type.

3° que toutes les terminaisons casuelles du ture se rapportent à des terminaisons indiennes plurielles

et 4° que le ture sur bien des points donne des formes ariennes plus primitives que le zend.

On ne saurait passer sous silence les neutres sanscrits en i et en u qui prennent pour terminaison ni, comme le vieux ture: vari (eau), vari-ni, madu (miel), madu-ni, comme le ture eli, eli-ni, gueuzu, gueuzu-ni.

Le gothique également présente des accusatifs singuliers en na dans quelques pronoms : hva-na, (quem).

Mais ce sont des rencontres purement fortuites et qui n'ajoutent, ni ne retranchent rien à ce que nous avons dit plus haut.

## 6. De l'instrumental.

L'instrumental en ture a la même forme que l'ablatif, le sdeux cas se confondent en apparence, mais la forme du suffixe *den*, indique que c'est l'instru-



mental qui s'est subordonné à la signification de l'ablatif.

Den répond au *then* grec et probablement au *tas* sanscrit, *tus* latin (*cœlitus*, *intus*).

Par une substitution bien commune, celle de l'aspirée sonore à la tenue, le *tas* sanscrit peut devenir *das*, *adas* (en bas, sous).

En slave *das* devient *du*, *kundu*, d'où (ture, *nérédi*), *tundu*, de là-bas (ture, *oradan*).

En arménien *tas* est devenu *ti*, *asti* (*bouradan*), *anti* (*oradan*), *na ti*, (*nérédi*).

Le grec a aspiré le *t* et a formé les adverbes *po-then*, *to-then*, *o-then*, répondant absolument à *ku-tas*, *ta-tas*, *ya-tas*.

La conclusion en est que le slave, le ture et le sanscrit parfois prennent le *d* comme première consonne.

Le ture et le grec sont les seuls qui changent le *s* final arien en *n* dans ce cas-là. Ce changement se voit encore dans le ture *ben* qui est pour *mas*, comme *madu* (miel) a donné *bal* et peut-être *mink*, *bin*.

Quant au grec les désinences plurielles *men* sont évidemment pour *mas*.

Ce rapprochement entre les pronoms turcs et grecs est très-curieux.

Dans l'ancienne langue on n'insérerait pas comme aujourd'hui une lettre euphonique entre un thème terminé par une voyelle pronominale et la désinence.

Je prendrai comme exemple.

1. Biriki DEN soroub tehou couret hal zahir enguelab ki ni dourour ahval.

Ayant interrogé l'un d'eux sur (tehou) ce qui se passait, il comprit (enguelab) parfaitement quel (ni) était l'état des choses. (Mir-ali-chir-nevâi).

2. Helak oqîn teuzuk ourmich gueunkulkè tanema ki bar yanida kirpik ve qache DEN oq ve yace henuz.

Ne pense pas que ce soit une parure (teuzuk) qui ait lancé dans le cœur une flèche mortelle; n'a-t-elle pas en sa possession (yanida) les traits de ses cils et l'arc de ses sourcils?

(Mir-ali-chir-nevâi).

L' n euphonique est donc d'adjonction récente et tout-à-fait conforme au génie du dialecte *osmanli*.

### 7. Le locatif.

Le locatif turc répond à la question *ubi* et à la question *quando*.

Il correspond parfois à l'ablatif latin et au datif grec qui suppléent au locatif.

Il a pour terminaison *DA* et en cela se trouve en parfait accord avec les ablatifs sanscrits, zends et latins qui ont été tous dans l'origine terminés soit par *d* soit par *t*, ce qui suppose une terminaison primitive en *da*.

Bopp reconnaît dans le *d* et *t*, finales de l'ablatif, le thème démonstratif *ta* adouci par le ture en *da*.

Le locatif n'était jamais précédé d'un *n* euphonique dans la vieille langue.

1. Ghem ghazace arace *DA* qari turkianè ayagh touré ayini bilè tamsa toqouz aqsa otouz.

Dans les repas de la mélancolie, que deviennent ces tournées à la turque où, suivant l'usage, on boit neuf verres pour une goutte qui s'épanche (*tamsa*) et trente pour une coupe qui se renverse (*aqsa*).

(Mir-Ali-chir-Nevai)

2. Bou oulough aq evi *DA* teurt teuchek salèb idilar.

Dans cette vaste tente (*evi*) on avait étendu quatre tapis.

(Bâber).

Je soupçonne du reste que l'n glissé par les Osmanlis entre les thèmes pronominaux et les terminaisons du génitif, du datif, de l'instrumental et du locatif appartient au pronom lui-même et je me propose de discuter le fait à propos du pronom de la 3<sup>e</sup> personne,

Au locatif, le zend, comme au génitif et au datif, semble se rapprocher du ture plus que le sanscrit, car les thèmes finissant par une consonne comme *ap*, eau, *atr*, feu, *tchasman*, œil, *nâonhan*, nez, *vish*, lieu donnent des ablatifs en *ap-ad*, *atr-ad*, *tchasman-ad*, *nâonhan-ad*, *vish-ad*.

Les thèmes féminins zends en *â* et en *î* font *âd*.

Les adverbes sanscrits, grecs, latins, slaves et lithuaniens en *dâ*, *te*, *da* et *dê* représentent aussi le suffixe *da*.

Voici les rapports de la déclinaison turque avec les déclinaisons ariennes:

Nominatif	q	arménien
Vocatif	»	toute la famille
Génitif	ninin	zend
Datif	ya	zend et sanscrit
Accusatif	ni	sanscrit et zend



Instrumental dan grec, slave, sanscrit  
Locatif da toute la famille  
Elle est formée toute entière avec les  
thèmes pronominaux ariens  
a, da, ta et na.

L'étude philologique de la langue turque nous ayant appris que cette langue, comme les autres, forme ses cas de thèmes pronominaux, il serait véritablement étonnant que lar ne provint pas de la même origine.

Lar est un pronom solidifié. Nous ne pouvons le bien connaître que par comparaison.

Beaucoup d'autres langues forment leur pluriel par l'adjonction de syllabes difficiles à analyser. Un grand nombre de dialectes arméniens nous présentent les désinences yar et ner qui rappellent lar.

L'arménien classique a des pluriels en ar, ear, an et ean.

Le zend a dû avoir des nominatifs pluriels en anha; car ils ont laissé des traces dans la conjugaison.

La désinence du pluriel est *lu* en telinga et *gal* en tamoul.

Elle est lar en ture et l'était autrefois.

Les pronoms personnels de la 1<sup>e</sup> et de

la 2<sup>e</sup> personne sont les seuls qui échappent à ce suffixe.

Lar est pour yas ; c'est le nominatif pluriel sanscrit ou zend altéré et solidifié. L'espagnol mieux connu des philologues que le ture présente le même phénomène que lui. Son pluriel se forme de l'accusatif latin solidifié en *os* ou en *as*.

D'où vient le yé, d'où vient le changement de l' s arien en r ?

1<sup>o</sup> Les mots tures sont rarement terminés par un s. Ils ont, comme les langues germaniques, remplacé l' s par un r.

2<sup>o</sup> Les mots tures ont la forme de masculins, terminés par une voyelle ; rien n'était plus naturel que l'insertion d'une lettre entre le thème et la terminaison sanscrite *as*.

Or, le yé est une lettre que le dialecte osmanli et les langues turques en général affectionnent.

J'admets donc une déclinaison transitoire suivante :

au singulier.	au pluriel.
babas (q)	baba-yas
baba	baba-yas
baba nasama	baba-yas-nasama
baba qa	baba-yas-qa

baba na	baba-yas-na
baba dana	baba-yas-dana
baba da	baba-yas-da.

La prononciation osmanli n'étant pas la même que celle des Tchaghataïs actuels, je crois être agréable au lecteur en insérant la déclinaison du mot baba.

baba	baba-lar
baba ning	baba-lar-ning
baba ka	baba-lar-ka
baba ni	baba-lar-ni
baba den	baba-lar-den
baba da	baba-lar-da

Ici nous pouvons donner la véritable définition des langues touraniennes.

*Les langues touraniennes sont des langues ariennes, dont la grammaire, les racines et les procédés de dérivation sont ariens, mais qui ont pour caractères distinctifs secondaires:*

*1° d'employer très-peu de suffixes et  
2° de n'admettre qu'un petit nombre d'exceptions grammaticales.*

Pour servir de conclusions dernières à ce petit ouvrage j'emprunterai quelques lignes au savant professeur Müller.

Lire une grammaire turque, quand

même on n'a pas le moindre désir d'apprendre cette langue pour la parler ou l'écrire, est un véritable plaisir.

La manière ingénieuse dont y sont produites les formes grammaticales, la régularité qui règne dans tout le système de déclinaison et de conjugaison, la transparence et la simplicité de la construction tout entière, ne peuvent manquer de frapper ceux qui ont le sentiment de cette merveilleuse puissance de l'esprit humain, qui s'est révélée dans le langage. Étant donné un nombre si petit de racines attributives et démonstratives, qu'il suffirait à peine pour exprimer les besoins les plus ordinaires de l'homme, produire un instrument qui rende les nuances les plus délicates du sentiment de la pensée ; étant donnés un vague infinitif et un sévère impératif, en tirer des modes comme l'optatif et le subjonctif, et des temps comme l'aoriste et le futur antérieur ; étant données des articulations incohérentes, les arranger en un système où tout soit uniforme et régulier, bien ordonné et harmonieux ; telle est l'œuvre de l'esprit humain que nous voyons



accomplie dans le langage. Mais, dans la plupart des langues, il ne reste plus de traces de ce procédé primordial. Elles s'élèvent devant nous comme des roches compactes, et la loupe du philologue peut seule découvrir les débris de vie organique dont elles sont formées. Dans la grammaire turque, au contraire, nous avons sous les yeux une langue d'une structure parfaitement transparente, et une grammaire dont nous pouvons étudier les opérations intérieures, comme nous pouvons observer la formation des cellules dans une ruche de cristal.

Un orientaliste éminent a dit : « On pourrait se figurer que le ture est le résultat des délibérations de quelque illustre académie. » Aucune société savante n'aurait jamais pu créer ce qu'a produit l'esprit de l'homme, abandonné à lui-même dans les steppes de la Tartarie, et guidé seulement par des lois inhérentes à sa nature, ou par une puissance instinctive aussi merveilleuse qu'aucune autre force de la nature.

Tout en admettant pleinement les idées du savant maître, je pense que les procédés grammaticaux du ture sont plus com-

plexes qu'on ne le pensait primitivement.

Dans une seconde brochure que je publierai incessamment, se trouvera développée la formation des pronoms personnels, des adjectifs possessifs, et des suffixes de la conjugaison ainsi que l'étude comparée des racines même de la langue.











Pour paraître incessamment :

**GRAMMAIRE TCHAGHATAI**

*en français et en turc.*